

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures
du soir 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 53.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 839

Impreso en los Talleres de El Soto

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 60
Six mois	5 40	6 00
Un an	10 00	10 60

Numéro du jour

ancien

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres ou années ne por-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

La Chambre de Commerce Française

Messieurs les adhérents de la Cham-
bre de Commerce Française, et les
commerçants français de Montevideo
et de la République Orientale de l'U-
raguay, sont priés de vouloir bien com-
muniquez à la Chambre, par écrit,
toutes les observations, indications et
recommandations, tous les renseignements
qui leur paraissent utiles pour la législa-
tion et réglementaire ainsi qu'au tarif
des Douanes de la République.

Les communications seront reçues
officiellement jusqu'au 25 juillet prochain.

Le Président.

N. B.—Les communications peuvent être
faites en français ou en espagnol.

Une Croisade

Paris, 23 juin 98.

M. Jules Lemaitre, académicien illustre, uni-
versitaire de poids, vient de partir en guerre
contre le grec et le latin. Ce brillant litté-
rature, nourri de la moelle antique, a vu une haine
vigoureuse à l'enseignement classique dont il
est, à cette heure, le fruit le plus savoureux.
M. Jules Lemaitre tient à étouffer sa nourrice:
il ne veut plus des littératures anciennes dont
sa prose a le parfum; il ne veut plus que la jeu-
nesse étouffe dans ses sources où il s'est en-
fermé. M. Jules Lemaitre considère les Grecs et
les Latins comme les ennemis de la langue fran-
çaise. Voilà ce que pense aujourd'hui de l'édu-
cation classique ce glorieux nourrisson de l'Uni-
versité.

Mais voici ce que pensait, il y a quatre ans,
sur la même question, le même académicien il-
lustre et universitaire de poids: «Pour moi, par-
di-là, je suis persuadé que de savoir le latin
cela sert puissamment à ne pas mal écrire en
français. C'est mon latin qui m'a assuré une bonne
syntaxe, qui me permet d'éviter les imprécisions,
de garder aux mots leur vrai sens. C'est en-
core à mon latin que je dois de comprendre le
sens de certains des trois derniers siècles, de com-
prendre pleinement avec eux. Et il n'est pas vrai
non plus que ces exercices soient si difficiles, ni
que le temps qu'on y passe soit hors de propor-
tion avec les bénéfices qu'on en tire».

Ceci est extrait d'un feuilleton du *Journal des
Débats*, de 1894.

Pour expliquer ces étonnantes variations, M.
Jules Lemaitre a trouvé, l'autre jour, un argu-
ment sans réplique. Il l'a emprunté, il est vrai,
à un poète de Marseille qui, comme lui, avait
l'esprit.

«L'homme absurde est celui qui ne change jamais».

Voilà donc le secret des convictions successi-
ves de M. Jules Lemaitre. Il y a quatre ans, il
aimait les Grecs et les Latins; aujourd'hui, il
les déteste. Quel sera son culte dans six mois? Nul
ne le sait encore. La capricieuse désolitude de
ce bizarre esprit est telle qu'il faut s'attendre à
toutes les métamorphoses. M. Jules Lemaitre
est un homme qui s'ennuie de garder longtemps
une même attitude; ses dévotions aux principes
sont courtes; de là lui vient cette singulière for-
tune de recruter moins d'adeptes que de curi-
eux.

On reproche à l'enseignement du grec et du
latin de produire les ratés qui pullulent en ce
monde. Voulez-vous me dire, s'il vous plaît,
quelle carrière ici-bas n'a pas ses déclassés? La
science a ses fruits secs, tout comme l'industrie
et le commerce, et les ratés les plus à plaindre
ne sont peut-être pas ceux qui ont un diplôme
de bachelier.

La vérité est que l'enseignement classique,
qui devrait être réservé à une jeunesse d'élite,
est prodigué à des esprits qui ne sont pas tous
aptes à le recevoir. C'est là, il faut bien le re-
connaître, l'incalculable résultat de notre régime
démocratique. Avec l'égalité pour tous est née
l'égalité des ambitions. La générosité avec la-
quelle la République a distribué des bourses
d'enseignement aux écoliers pauvres, a contri-
bué pour une large part à amoindrir le prestige
des humanités. Elle a voulu faciliter l'accès des
carrières libérales, sans se soucier suffisamment
du niveau intellectuel de ceux qui allaient s'y
précipiter.

Elle a oublié les médiocres et les imbéciles
qui, par chance ou par faveur, obtiennent un
paternité. Et quand tous les diplômés sans ca-
pacité sans emploi ont été légion, d'écoliers
ajoutés sont venus crier aux méfaits de l'édu-
cation classique. Comme si le grec et le latin
étaient pour quelque chose dans tous ces aveu-
tements. Qui donc a poussé ces ratés à aller
ramer sur la galère universitaire, si ce n'est les
parents parfois vaniteux et les règlements trop
hospitaliers?

Si les portes des collèges et des lycées ne
s'ouvraient pas avec tant de facilité, nous n'en
serions pas à discuter l'utilité des études classi-
ques et nous ne verrions pas un grand nombre
d'esprits de cette fin de siècle se complaire en des
paradoxes irritants.

M. Jules Lemaitre sait mieux que personne
qu'il n'y a pas de véritable culture intellectuelle
sans le secours de l'antiquité.

N'est-il pas lui-même un éclatant exemple de
ce que peuvent les humanités sur l'âme d'élite
qu'elle féconde? Le grec et le latin ont beau
être des langues mortes, c'est à bégayer que
nous avons appris le culte du beau. Ces langues
ont chanté toutes les vertus, célébré tous les
héros; les chefs d'œuvre de toutes les litté-
ratures sont nés d'elles.

Les grands écrivains du XVII^e siècle doivent
tous aux glorieux ancêtres d'Albion et de Rome
leur originalité et leur génie. Vingt siècles
écoulés n'ont pas détruit cette influence, et
malgré M. Jules Lemaitre lui-même, cette in-
fluence n'est pas près de décroître.

«L'illustre académicien aura beau changer d'opinion
tous les quatre ans, l'enseignement classi-
que n'en demeurera pas moins une nécessité.
Nous lui devons sans doute encore des ratés
mais vous verrez que le nombre en diminuera
le jour où l'Université ouvrira plus jalousement
ses portes».

Ch. Fromentin.

La vérité en marche

Paris, 27 juin 98.

Il y a exactement dix ans, un de mes cama-
rades de collège qui, depuis, a fait comme histo-
rien et comme écrivain, une jolie route dans
le monde, M. Frantz Funck-Brentano m'écrivait
le petit billet qu'on va lire:

«Mon cher ami,

«Pendant que tu cherchais ta voie du côté
des journaux, j'ai fait mon chemin dans les gre-
niers de la Bibliothèque de l'Arsenal. J'y ai
retrouvé les dossiers de la Bastille qu'un érudit
de bon savoir, M. Ravaissin, a commencé
de classer. Les troubles de la Commune et puis
la mort avaient bouleversé son ouvrage. Je me
suis mis à l'œuvre et, au bout de quatre ans de
travail, il me semble que de la poudre des trois
mille cartons qui pourrissaient depuis cent ans
dans les caves de l'Arsenal, je vois se dresser
à nouveau la Bastille, non pas celle de la légende,
mais celle de l'histoire. Elle est très diffé-
rente de l'autre. Voici que revient la fête du 11
Juillet. On va célébrer de nouveau la prise de
la vieille prison. Je crois, bien qu'en cette oc-
casion, je pourrais te fournir la matière d'une
chronique curieuse et actuelle».

Je trouvais mon ami, M. Frantz Funck-Bren-
tano dans une sorte de grenier laboratoire, y a-
vait d'une longue blouse blanche, coiffé d'un grand
chapeau de paille. Il classait, classait, avec l'ar-
deur de la jeunesse.

—Es-tu brave, me dit-il?... Veux-tu m'ai-
der à donner un coup de bûche dans un gros
messonge historique?... Serais-tu scandalisé
d'apprendre que Latude et ses compagnons de
captivité étaient des gens de beaucoup d'imagi-
nation qui ont un peu abusé de la crédulité
publique?

Je lui répondis que j'aimais la vérité plus que
tout le reste et que j'ai aidé jadis jadis per-
sonne, de mon plein gré, à la tenir sous un bois-
seau.

Mais il me fut des preuves.

M. Frantz Funck-Brentano en avait plein
ses poches, — je me trompe, plein trois mille
cartons. Et c'étaient des preuves merveilleuses
authentiques, signées du roi, des lieutenants
généraux, des gouverneurs de la Bastille,
des prisonniers eux-mêmes. Elles établissaient
que les ossements qu'on découvrit plus tard
dans les fosses après la prise de juillet, n'étaient
point du tout des squelettes de prisonniers
martyrs, mais simplement des restes
de protestants que l'on avait inhumés là,
après leur mort très naturelle, parce que les pré-
jugés du temps ne permettaient pas qu'on les
déposât en terre sainte.

On apercevait, à travers les documents de M.
Frantz Funck-Brentano, des gentils hommes pris-
onniers qui demandaient un billard au roi pour se
distraindre et qui l'obtenaient.

D'autres personnages, souffrants de penser
leur captivité empêchait l'accroissement de
leur famille, priaient le roi de permettre à leur
femme de leur faire une visite un peu longue.
Et une de ces dames, Mme de Gergy, devenait
grosse de deux garçons dont l'un fut plus tard
archevêque de Sens et l'autre curé de Saint-
Sulpice».

On avait le spectacle de prisonniers qui des-
saient des chiens, élevaient des pigeons, fai-
saient de la tapisserie, meublaient leur cham-
bre à leur plaisir, obtenaient, comme la Bu-
melle, une bibliothèque de cinq cents volumes.
On en voyait d'autres — tel le baron Henricque —
à qui le roi accordait chaque jour six livres de
viande pour sa nourriture et qui passait sa jour-
née avec un valet à fabriquer des gelatines et
des conserves. Le lieutenant du roi venait les
déguster avec lui. Parfois même, le gouverneur
s'invitait à la table d'un prisonnier. Gouville,
détenu à la Bastille, recevait un magnifique bro-
chet, priait le gouverneur de venir par tager
son repas critique et d'honnête érudition. Or
j'assistais à ce phénomène inattendu: personne
n'indigne plus de voir substituer au fantôme
de la vieille Bastille l'image de la Bastille réelle.
Des articles élogieux ont accueilli de toutes
parts la publication de ce livre de vérité, écrit
par un historien qui est un artiste.

Je sais bien que le *Journal* grave édit
vous paraitra à l'heure a fait analyser le li-
vre de M. Frantz Funck-Brentano d'un esprit d'impartialité
complète. Je suis sûr encore que vos lecteurs ne
seront pas scandalisés d'apprendre que Latude
était un peu charlatan et que les fabricants de
romans-feuilletons ont aggravé ses malheurs...
Voilà la Bastille par terre, une seconde fois; et
pour la renverser cette Bastille légendaire, il a
suffi d'un franc coup d'épée donné par une
honnête homme à la bonne place. Pour moi qui,
autrement, ai failli être pris sous ces ruines, je
me frotte les mains: je me dis, depuis dix
ans, nous avons tout de même fait quelques pro-
grès en exagère; je m'écrie, comme l'autre:
«La vérité est en marche».

Hugues Le Roux.

Lettre de la Chambre et du Sénat

Paris, 23 juin 98.

Non seulement le Sénat n'a pas tenu séance
aujourd'hui, mais après la lecture du procès-ver-
bal il s'est ajourné sine die, en laissant à son
président le soin de le convoquer quand les cir-
constances l'exigeront. Cette décision de la haute
Assemblée a été inspirée par le souci des con-
venances et par le respect des règles constitu-
tionnelles.

Les bêtes de Luxembourg n'ont pas voulu,
en effet, fixer un jour pour leur prochaine réu-
nion, afin qu'on ne pas paraître peser sur les dé-
terminations du président de la République et aussi
pour ne gêner en aucun manière l'action de leur
collègue, M. Peytral pour lequel ils ont tous la
plus vive sympathie.

La Chambre, en revanche, a siégé assez
longuement; elle pouvait, en effet, débiter
même sans ministère, la présence de celui-ci
n'étant pas nécessaire pour les vérifications de
pouvoir.

On a d'abord validé, à mains levées un cer-
tain nombre de députés dont les dossiers ne
renfermaient aucune protestation sérieuse
puis on est arrivé aux élections contestées
dont plusieurs s'alignent déjà à l'ordre du jour.

La première, celle de M. Lasserre, à Castel-
sarrasin, a été très vivement combattue par M.
Camille Pelletan, qui ne relevait d'ailleurs, aucun
fait de pression caractérisé, mais contestait
l'exactitude des calculs faits par la commission
de recensement; pour lui, M. Lasserre n'était pas
du au premier tour et la commission de recen-
sement a commis un véritable abus de pouvoir
en le proclamant, alors que l'administration pré-
fectorale avait conclu au ballottage. Il s'agissait,
par conséquent, d'une simple opération d'arith-
métique; mais M. Pelletan n'a pu se défendre
contreson tempérament qui le porta à envisager
toutes les questions avec sa passion politique.
La vigoureuse attaque de M. Pelletan a fait
plus de bien que de mal à M. Lasserre qui a fi-
nalement, été validé à une très grosse ma-
jorité.

La seconde élection discutée, celle de M. Motte
à Roubaix, a été combattue avec non moins d'ar-
deur par M. Millerand.

M. Motte a été élu avec 3.000 voix sur son
concurrent, mais ce concurrent était M. Jules
Guesde, et les socialistes ne pouvaient faire au-
rement que de défendre celui qui fut un de leurs
chefs dans la précédente assemblée et qui reste
en dehors du Parlement, un des hommes les plus
inductifs du parti. Comme conclusion, M. Miller-
and réclame une enquête.

Le rapporteur, M. Trannoy, qui a répondu au
député socialiste, a soutenu avec beaucoup d'ha-
bilité, avec beaucoup d'humour, les conclusions
du bureau, puis M. Motte est venu se défendre.

M. Motte a du tempérament, de la fougue,
mais son inexpérience de la tribune lui a fait
commettre des fautes, prononcer des paroles im-
prudentes qui ont soulevé contre lui tous les so-
cialistes; à ce moment, son adversaire, M. Jules
Guesde, a crié du haut de la tribune des an-
ciens députés: «Donnez-moi la parole»! Il n'a pas
hélas, été possible à M. Deschamps de donner sa
satisfaction à son ancien collègue.

Enfin, après une brève riposte de M. Miller-
and, l'enquête est repoussée et l'élection vali-
dée.

Séance lundi. Aurons-nous, cette fois, un ca-
binet? Le lendemain mardi, la Chambre nomme-
ra la commission des douanes qui, aussitôt sa
constitution, examinera la question du droit sur
les bûches.

Eugène Pourcel.

Lettre de Madrid

On nous écrit de Madrid, le 20:

Vous n'avez pas idée de la situation d'esprit
de masses populaires. C'est à peine si la ques-
tion de la guerre les préoccupe. Quand par ha-
sard la conversation vient à tomber sur elle, on
ne sent dans leur langage une confiance que rien
ne saurait ébranler.

A leurs yeux, toutes les nouvelles venues par
New-York sont suspectes. Rien de ce qu'an-
noncent les *Yankees* n'est vrai. Voilà le prin-
cipe. Si l'on excepte le désastre des Philippines
toutes les informations publiées par les feuilles
américaines, depuis ce fait d'armes, sont tenues
pour mensongères.

En fait, les États-Unis n'ont pas avancé
leurs affaires d'un pouce depuis le événement
de Cavite. Telle est la conviction du populaire.
J'ajoute qu'elle est celle de la plus grande par-
tie de la bourgeoisie.

Si la cause présente ne suscite aucune alarme dans le
cœur des populations, l'avenir non plus ne leur
inspire la moindre crainte. Les Espagnols sont
persuadés qu'ils lasseront l'ennemi et que le sac-
cés final leur appartient.

Néanmoins objectez pas la supériorité des res-
sources en hommes et en argent dont se targue
la grande République. Ils se déclarent prêts à
partir jusqu'au dernier pour défendre un terri-
toire qu'ils considèrent comme faisant au premier
chef partie du patrimoine national. Et pour
l'argent, ils assurent qu'ils en ont beaucoup et
qu'il suffira d'élever les impôts qui frappent la
richesse acquise pour que les caisses de l'Etat se
remplissent.

Et tout cela est dit simplement, sobrement,
sans fanfaronnerie. Mais je vous le répète, c'est
à peine si la question de la guerre passionne les
esprits, tant la confiance est générale. Pour sa-
voir ce que pense l'Espagnol des circonstances
présentes il faut le questionner.

Si l'on se borne à écouter les conversations
générales dans les cafés ou à la rue, on risque
de ne rien savoir du tout. Au café et sur la place
publique on cause de tout, des choses de théâtre,
de la course de taureau d'hier, du prochain
tirage de la loterie nationale, des cours d'échan-
ge, des pots de la politique intérieure, mais de
la guerre point, pas un mot, absolument comme
si l'on se battait dans la lune et si au lieu d'ar-
mée de Léon et d'Estelle, c'était celui de telle pe-
pule mythologique qui était engagé.

Aussi la vie sociale poursuit-elle son cours
normal comme si de rien n'était.

Hier, dans toute la rue d'Alcala et au salon
du Prado l'affluence était énorme et joyeuse
pour assister au défilé de la cour des taureaux
et applaudir au passage Guerrita et sa vaillante
cudrillas, éblouissants sous leurs costumes bro-
dés d'or et de soie.

La Politique de l'Angleterre

Londres, 22 juin.

M. Ritchie, ministre du commerce, parlant
hier soir, dans une réunion de conservateurs au
Palais de Cristal, a dit que ceux qui critiquent
le gouvernement semblent croire qu'une guerre
au sujet de la Chine ou de l'Afrique occidentale
pourrait être localisée.

Une guerre avec la Russie en Chine, a dit
M. Ritchie, serait aussi une guerre avec la
Russie en Europe; et une guerre avec la Russie
en Europe, et pour des traversées maritimes pen-
dant lesquelles le pigeon peut ne pas trouver
l'occasion de se reposer, il faut prévoir la perte
de dix pour cent des oiseaux environ et ne pas
leur demander des voyages dépassant 200 mil-
les marins, c'est-à-dire 370 kilomètres. Pendant
leur première année d'entraînement, on ne dé-
passe pas 160 kilomètres.

Russien Europe et aux Indes; une guerre
avec la France dans l'Afrique occidentale ne se-
rait autre chose qu'une guerre avec la France en
Europe.

Si le gouvernement avait été disposé à décla-
rer la guerre à la Russie au sujet de Port-Ar-
thur, il aurait sans doute empêché la prise de
cette place; mais cette prise n'est pas d'une im-
portance telle qu'elle puisse motiver une déclara-
tion de guerre.

On a dit, aussi, que si nous avions menacé la
Russie elle ne serait pas allée à Port-Arthur,
mais ses menaces constituent un jeu dangereux
et aucun gouvernement anglais ne doit y avoir
recours que s'il est disposé à les mettre au be-
soin à exécution.

Le gouvernement s'est efforcé de régler à
l'amiable, aux mieux de ses intérêts, les ques-
tions pendantes avec la Chine; s'il n'a pas réus-
si, son insuccès est dû à la politique tradition-
nelle de la Russie. M. Ritchie croit toutefois que
l'Angleterre n'a pas à se plaindre de ce qu'elle a
obtenu sur le marché chinois.

En Afrique occidentale, l'Angleterre a obtenu
également tout ce qu'elle avait le droit d'espé-
rer; d'immenses territoires qui deviendront à
l'avenir un splendide débouché pour les produits
anglais.

R.

La Chambre jugée par un Socialiste

M. Paul Brousse, un des socialistes les plus
militants, ne croit pas que la Chambre nouvelle
atteigne son terme légal. Elle est, selon lui,
l'apogée et l'impasse. Voici, du reste, l'ap-
préhension de l'écrivain collectiviste:

«L'impasse d'une Assemblée sous sa forme
la plus visible, le boucan, amuse un instant
les foules. Le badud, ce féru de spectacle gra-
tis, s'arrête, s'égaye devant la boutique à mas-
sacre. Vient pour celui-ci, et vient pour cet au-
tre. Mais la petite ballade foraine terminée, les
visages se rembrunissent. Le lendemain, on re-
tournera à l'atelier, au magasin, au supermarché,
il ne faut pas trouver porte close! Les en-
fants billardent la faim au logis».

M. Paul Brousse, comme on le voit, est on ne
peut plus sévère pour ses amis. — B.

La chanson du Champagne

I

Le clair soleil rit dans ma coupe...
C'est le champagne aux bulles d'or!
Des ennemis dissipant la troupe
À l'esprit il donne l'essor.
C'est lui qui fredonne à l'oreille
Chant d'amour et joyeux refrain.
Dans les cours le printemps s'éveille
Quand on te salue, ô jolui vin!

Choquons nos verres à la ronde
Buvons amis! Buvons toujours!
Le champagne est le roi du monde,
Le champagne est roi des amours!

II

Il rend la femme moins sévère,
Le tôte à tôte plus piquant;
Il fait le poltron téméraire
Et le plus timide éloquent
Par lui tout se métamorphose...
Le rêve est la réalité...
Car il nous fait voir tout en rose
Et croire à la fraternité!

Choquons nos verres à la ronde,
Buvons amis, buvons toujours!
Le champagne est le roi du monde,
Le champagne est roi des amours!

III

Il est crâne et plein d'élégance
Coiffé de son casque brillant,
C'est bien lui le vrai fin de France
Avec son esprit pétillant!
Il a la gloire pour compagne,
Car un régiment en renom,
Régiment de Royal-Champagne
Au bon vieux temps a pris son nom.

Choquons nos verres à la ronde,
Buvons amis, buvons toujours!
Le champagne est le roi du monde,
Le champagne est roi des amours!

IV

Voici venir l'heure charmante
Où l'on fait sauter les bouchons...
Parfois, dans la mousse écumante,
C'est l'oubli qu'hélas! nous cherchons!
Ne songeons plus à la volage
Qui jadis nous broya le cœur...
Avec ce magique breuvage
On nous verse à flots le bonheur!

Choquons nos verres à la ronde,
Buvons amis, buvons toujours!
Le champagne est le roi du monde,
Le champagne est roi des amours.

QUESTION SCIENTIFIQUE

Les Pigeonniers Américains

On fait, en ce moment, en France et en Eu-
rope, de nombreuses expériences au sujet des
pigeons voyageurs. Le dressage des oiseaux est,
depuis longtemps, pratiqué avec succès. Mais il
est utile de connaître le degré de confiance que
l'on peut apporter à ce mode de correspondance
et dans quelles limites de temps et d'espace il
peut-être appliqué. C'est ainsi que la Compagnie
de Transatlantique est en train d'étudier les ser-
vices que peuvent rendre les pigeons, pour main-
tenir constamment ses paquebots en relation
avec leur port d'attache. Les résultats semblent

indiquer jusqu'à présent, que les conditions or-
dinaires, et pour des traversées maritimes pen-
dant lesquelles le pigeon peut ne pas trouver
l'occasion de se reposer, il faut prévoir la perte
de dix pour cent des oiseaux environ et ne pas
leur demander des voyages dépassant 200 mil-
les marins, c'est-à-dire 370 kilomètres. Pendant
leur première année d'entraînement, on ne dé-
passe pas 160 kilomètres.

A l'occasion de la guerre avec l'Espagne, les
Américains viennent de faire entrer les pigeons
voyageurs dans les services de leur marine mi-
litaire. Ils éprouvent cependant le désir de main-
tenir leur flotte en relation constante avec le
pays.

Les Américains ont un goût pratique incontestable.
Ils sont ingénieux et vont vite en besogne.
Si l'on peut souvent discuter l'excellence
de leurs méthodes et les résultats qu'ils ob-
tiennent, on ne peut les accuser de perdre du
temps et de l'argent en hésitations et en essais
infructueux. Il est donc profitable de se tenir au
courant de ce qu'ils font, de façon à les imiter
dans les corrigent au besoin.

Les Américains sont en train d'installer, le
long des côtes des États-Unis, vingt-deux pi-
geonniers, tous établis sur le même modèle et
peints des mêmes couleurs voyantes. L'étendue
de mer sur laquelle les pigeons pourront rendre
des services devient ainsi considérable.

En construisant des pigeonniers de même
modèle, de même couleur et situés de la même
façon, les Américains espèrent frapper de loin
les regards des oiseaux et les attirer même
quand le pigeonier qu'ils apercevront ne sera
pas celui d'où ils sont partis. L'essai est intéres-
sant. Il est évident que les pigeons, dont la vue
est si perçante, ne s'y tromperont pas et que le
paysage environnant leur indiquera tout de suite
s'ils rentrent chez eux ou chez le voisin. Mais on
pourrait juger par là de l'importance que l'œil et
l'ouïe ont dans ce merveilleux instinct qui leur
fait retrouver leur domicile après des voya-
ges étonnants.

L'intérieur de ces pigeonniers n'a rien de re-
marquable. C'est des bâtiments à deux étages
de 3 mètres 60 de côté; chaque étage est séparé
en plusieurs compartiments par des treillages
en fil de fer. Le long des murs, des sortes de
gouttières, formant perchoirs, sont destinées à
recevoir les nids.

La partie originale de ces petits édifices est
la trappe qui sert d'entrée et dont on com-
prendra la disposition par la manœuvre qui se
fait lorsqu'un pigeon rentre après un long vo-
yage.

Le pigeon se pose en arrivant sur le seuil
d'une petite porte assez semblable d'aspect à
celle de nos colombiers européens, puis il péné-
tre dans une sorte de petit couloir dont les pa-
rois en treillage laissent voir l'intérieur du co-
lombier.

A peine l'oiseau est-il entré que la porte se
referme derrière lui et qu'il reste emprisonné
dans le couloir jusqu'à ce que le gardien vienne
le délivrer, ce qu'il ne fait qu'après s'être em-
paré de ses dépêches.

Afin que le pigeon n'attende pas trop long-
temps sa délivrance, le gardien est prévenu de
son arrivée par une sonnerie électrique, et, ce-
te sonnerie, c'est le pigeon lui-même qui la met
en branle. Pour cela, le plancher du couloir
d'entrée est légèrement irrégulier et, lorsque
le pigeon s'y pose, son poids est suffisant pour
établir un contact électrique qui fait résonner
un timbre.

La manœuvre est simple, mais elle présente
une difficulté. Il est nécessaire d'habituer le
jeune pigeon à entrer dans cette sorte de

LA REPUBLICANA
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Francaise contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)
Statistes payés depuis son établissement 202.000.000 de francs
CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

NEURASTHENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTRITIS, RUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
FARMACIA DE DALLOZ, 12, Boulevard de la Chapelle, PARIS
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y QUINCEANERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 381 Y 383
MONTEVIDEO
Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferrería

Almidon MACK
de doble fuerza
Con esta nueva preparación se plancha con sorprendente rapidez, obteniendo un lustre y suavidad extraordinarios.
Se vende en todas las Proterias y Almacenes de Ultramarinos.
Unico Fabricante-Inventor M. Mack, Urm. 40.
Unicos Depositarios para el Rio de la Plata: STAUDT y C. Montevideo—Buenos Aires—Rosario—Bahia—Cienfuegos—Manzanillo—Buenos Aires

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TENU PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement à 1 piastre
20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du Gouverne-
ment, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.
Ciudadela, 119, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20—CALLE CANELONES—20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS
PRECIOS CORRIENTES

BAÑO	PRECIO	BAÑO	PRECIO
Baño higiénico, con ropa, sin ropa,	\$ 0,30 \$ 0,20	Baño sulfuroso, con ropa, sin ropa,	\$ 0,60 \$ 0,40
"de almidon, con ropa, sin ropa,	" 0,40 " 0,30	"de ducha escocesa, con ropa, sin ropa,	" 0,40 " 0,30
"de almidon, con ropa, sin ropa,	" 0,35 " 0,25	"de ducha fría y lluvia, con ropa, sin ropa,	" 0,50 " 0,30
"de almidon, con ropa, sin ropa,	" 0,40 " 0,30	"de ducha fría y lluvia, con ropa, sin ropa,	" 0,50 " 0,30
"de almidon, con ropa, sin ropa,	" 0,40 " 0,30	"de ducha fría y lluvia, con ropa, sin ropa,	" 0,50 " 0,30

Revue du "Courrier Franco-Orientale"
(116) Du 21 Juillet 1893

EMILE ZOLA

PARIS

Livre quatrème

—Mais, mon ami, je n'ai aucune raison. Quel-
le raison voulez-vous que j'aie? Je vous l'ai
dit, maître absolu de tout régler à votre dé-
sir.
Un silence se fit. Elle l'avait regardé loya-
lement en face, mais un petit frémissement agi-
tait ses lèvres, pendant qu'une tristesse ignorée
semblait monter d'elle et noyer son visage,
d'une clarté et d'une galette d'eau vive. Autre-
fois, n'aurait-elle pas ri et chanté à l'annonce
de cette prochaine fête de mariage?
Alors, Guillaume osa, dans l'effort dont sa voix
tremblait.

—Machère Marie, pardonnez-moi de vous
poser une question... Il est temps encore de
me rendre votre parole. Etes-vous absolument
certaine de m'aimer?
Elle le regarda avec une réelle stupeur, sans
comprendre où il voulait en venir. Puis, comme
elle semblait attendre pour répondre:
—Descendez dans votre cour, interrogez-
le... Est-ce bien votre vieil ami, n'est-ce pas un
autre que vous aimez?
—Moi, moi, Guillaume! Pourquoi me dites-
vous cela? Qu'ai-je donc fait qui vous autorise à
me le dire?
Et elle était vraiment soulevée de révolte et
de franchise, ses beaux yeux sur les siens, tout
brillants de sincérité.
—Il faut pourtant que j'aie jusqu'au bout
repu le péniblement, car il s'agit de notre bon-
heur à tous... Interrogez votre cœur, Marie.
Vous aimez mon frère, vous aimez Pierre.
—Aimez Pierre, moi, moi... Mais oui, je
l'aime, je l'aime comme je vous aime tous, je
l'aime parce qu'il est devenu notre, parce qu'il
fait partie maintenant de notre vie et de notre
joie... Quand il est là, je suis heureuse, cer-
tes, et je désirerais qu'il y fût toujours. Cela m'a

GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y a.
Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al
pedido mas exigente
161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

F. L. LEBET
Atelier de réparation en horlogerie, bijou-
terie et petite mécanique
Réglage et observation de chronomètres
de marine à l'heure astronomique
MEDAILLE D'OR Diplôme d'honneur
PARIS 1867 la plus haute récompense
ZURICH 1883
PLUSIEURS BREVETS D'INVENTION
TRAVAUX GARANTIS
204 — Rue Général Liniers — 204

P. S. N. C.
The Pacific Steam Navigation Company
Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE INGLES
LIGURIA
Capitan: A. J. COOPER
Saldrá el 29 de Julio de 1893
Para Rio Janeiro, Lisboa, Vigo, La Pallice (La Rochelle) y Liver-
pool.
A bordo de todos los vapores se sirven vino de mesa gratis á los pasajeros.
La Compañía expide pasajes, libre de gastos de embarcación, para Vigo, Riveden,
Carril, Gijón, Coruña, Santander, Ferrol y Bilbao, y se dan ORDENES DE PASAJE
para hacer venir pasajeros de cualquiera de los puertos en que tocan los vapores de la Compañía.
Boletos de retorno expedidos á precios módicos y válidos por 12 meses.
Todos los vapores llevan médico y mucama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todos
las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.
WILSON, SONS Y C. LIMITED
AGENTES
Calle 25 de Mayo 214
Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente G. V.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un
nouveau DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, en six volumes, infiniment
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ contiendra
DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.
Le NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ formera 6 volumes en 4^e imprimé sur trois
colonnes dans le même format que le grand LAROUSSE. Rédigé par des auteurs
d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.
La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront expo-
sées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.
Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les
documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres
de tous les temps et de tous les pays.
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation
des vues d'ensemble et des idées générales.
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour,
forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.
MODE DE PUBLICATION
Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent
chaque semaine, depuis le 1^{er} avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils
le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes,
au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription.)
SOUSCRIPTION A FORFAIT:
40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes
brochés.
50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.
Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu
en souscrivant.
N. B.—La souscription à forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.
Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:
Administration du «Courrier Franco-Orientale», 40 Maclé,
MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés,
50 piastres or, en volumes reliés
Payable par semestre en cinq versements égaux.
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du NOUVEAU LAROUSSE
ILLUSTRE en six volumes au prix à forfait de _____
que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par
semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.
L'ouvrage devra me parvenir franco par (série de 10 fasc.—volumes brochés—
volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.
(Bayer les modes d'envoi non choisis)
Nom et Qualité (bien lisible) _____
Adresse _____ le _____ SIGNATURE _____

Gran Viñedo del Parque Giot
Vinos legítimos del país y de Propietario
O VINO DE GOTA
Es decir, sin adición ninguna de vineta, vino de segunda, ni vino extranjero;
1.500 bodegas de vino de gota, de las uvas de la Granja y uvas del Salto.
El señor Giot ofrece pagar 1.000 pesos á la persona que, por interés ó malicia,
pretendiendo lo contrario, podría probarlo.
PRECIOS DE LOS VINOS PUROS DE 1898
A DOMICILIO, AL COSTADO: POR NO TENER COBRADORES
Una bodega de 20 litros sin casco 21,00 sea el litro 0 kilo 0,12
Media 10,50 0,06
Cuarta 2,62 0,13
Octava 1,31 0,06
Cacha 0,50 0,02
Grapa 0,50 0,02
Vinagre de vino 0,14
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los casos se pagarán \$ 1,50 por bodega; \$ 1,20 por media; \$ 1,00 por cuarterola;
\$ 0,60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en
Montevideo, y expende muestras sobre pedido.
POR ORDENES: GRANJA GIOT, tel. 2031, teléfono LA COOPERATIVA.—1650, teléfono LA
UNION.—AL COCHERO REPARADOR.—Y por Correo, Granja Giot, Uruguay.
Se puede visitar la Bodega y probar los vinos
El viñedo ha sido aumentado y reformado con cepas americanas injertadas con las me-
jores clases de uvas para vinos, lo que asegura un progreso constante en la producción, tanto
por la calidad como por la cantidad.
A los almaceneros despachantes de vinos
Encontrarán ventajas en tratar con la GRANJA GIOT y comprar vinos buenos, puros y
baratos. Se les hará un descuento conveniente y proporcional á la compra.
Para tratar: Diríjase á la Granja Giot.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbida, Cestizante
NI TOXICA, NI CAUSTICA, NI IRRITANTE
Efectiva contra las Gonorreas, la Sífilis, el Eritema, la Laringe, de la
Voz, la Urticaria, la Ginecología, Ulcera, Quemaduras, Heridas.
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
DEPOSITO: Paris, 17, Place Cadet. — Montevideo, BOTICA DEL SOL, Miguel Ray.

FERNET - BRANCA
Especialidad de Branca Hermanos de Milan
Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso
Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1874, Fi-
ladelia 1876, Sydney 1878, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1883, Turin 1884, Amberes 1885, y
muchas otras reconocidas.
ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Gran Diploma de honor á la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1882. Medallas de oro á las
Exposiciones de Barcelona 1888 y Paris 1889. Medalla de oro á la Exposición Italia-Americana
Ginebra 1892. Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.
Unicos condecorados para la America del Sud desde 1876.
CARLOS F. HOFFER Y C. GENOVA
EL FERNET-BRANCA es el licor mas licuado conocido que extingue la sed, facilita
la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal nervio
mal del hígado, spleen mal del hígado, anti-colérico, anti-fébril según queda
comprobado por cantidad de certificaciones médicas.—No se deje el público engañar por las noticias
imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empiezan á presentarse, y pida legítimo.
Fernet - Branca
Unicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCINTI Y C. -- Montevideo
Delibadamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra o
alsificadores y contra los infractores á dicha concesión.— **MISIONES 81.**

ravit de le voir, de l'entendre, de sortir avec lui.
D'instinct, j'ai été très chagrine qu'il parût
reparaître de ses humeurs noires... C'est naturel,
n'est-ce pas? Je crois n'avoir fait que ce que vous
désirez, et je ne comprends pas en quoi mon
affection pour Pierre peut induire sur notre ma-
riage.
—Ces paroles qui, d'après elle, auraient dû con-
vaincre Guillaume, achevèrent de l'éclaircir dou-
loreusement, tant elle venait de mettre
de flamme à se défendre d'aimer le jeune
homme.
—Mais, malheureuse, malheureuse, vous vous
trahissez sans le vouloir... Cela est bien cer-
tain, vous ne m'aimez pas, et c'est mon frère
que vous aimez.
Il lui avait pris ses poignets nus, il les serrait
avec une tendresse désespérée, comme pour la
forcer à voir clair en elle. Et elle continuait à se
débattre, la plus affectuée et la plus tragique
des luttes se prolongeant entre eux, lui voulant la
convaincre par l'évidence des faits, elle résistait
à ne pas ouvrir les yeux. Vainement.
Il reprit l'aventure depuis le premier jour, il lui
expliqua ce qui s'était passé en elle, d'abord la
soudaine hostilité, puis la curiosité pour ce garçon

Pierre seul que vous aimez d'amour, de l'amour
qu'on doit avoir pour un ami, pour un époux.
A bout de résistance, bouleversée devant la
clarté qu'il se faisait en elle, malgré sa volonté,
elle s'abandonnait à protester éperdue.
—Mais pourquoi vous débâtiez-vous ainsi,
mon enfant? Je ne vous fais aucun reproche.
C'est moi qui ai voulu cette chose, en mieux vous
que je suis. Ce qui devait être est arrivé, et il
est bon sans doute que cela soit... Je ne vou-
lais que savoir la vérité de vous, pour prendre
une décision et agir en honnête homme.
Alors, elle fut vaincue, ses larmes jaillirent.
Un tel déchirement s'était fait en son être
qu'elle se sentait brisée, terrassée, comme sous
le poids d'une vérité nouvelle, ignorée jus-
que-là.
—Alors vous êtes méchant de m'avoir ainsi vio-
lente, pour m'obliger à lire en moi. Je vous jure
encore que je ne savais pas aimer Pierre de
cet amour dont vous parlez. C'est vous qui ve-
nez de m'ouvrir le cœur, d'y souffler sur cette
flamme qui sommeillait... Et c'est vrai, j'aime
Pierre, je l'aime maintenant, comme vous dites.
Et nous voilà tous deux ensemble, malheureux,
puisque vous l'avez voulu.
Elle sanglotait, et elle lui retirait ses poignets,
par un brusque sentiment de pudeur. Mais il re-
marqua qu'aucune rougeur ne lui avait empor-
té les joues, ces rougeurs involontaires qui la
contrariaient tant.
C'était que sa loyauté de vierge ne se trouvait
pas en cause, car elle n'avait en effet nulle tra-
hison à se reprocher, lui seul la forçait de naître
à l'amour.
Un instant, ils se regardèrent à travers leurs
larmes: elle, si saine, si forte, la poitrine large,
soulagée sous les bonds de son cœur, les bras
nus jusqu'aux épaules, des bras de charme et
de soutien; lui, vigoureux encore, avec sa toi-
son drue de cheveux blancs, avec ses monas-
ches restées noires, qui donnaient à sa physio-
nomie tant d'énergie juvénile. Et c'était fini,
l'irréparable venait de passer, de changer leur
existence.
Très noblement, il dit:
—Marie, vous ne m'aimez pas, je vous rends
vous parole.
Mais elle refusait, avec une noblesse égale.
(A suivre).